

*Jean Rolin*

# **Le Ravissement de Britney Spears**

**JEAN  
ROLIN**

**P.O.L**

Extrait de la publication



# Le Ravisement de Britney Spears

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA CLÔTURE, 2002, Folio n° 4067, 2004  
CHRÉTIENS, 2003, Folio n° 4413, 2006  
TERMINAL FRIGO, 2005, Folio n° 4546, 2007  
L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006  
L'EXPLOSION DE LA DURITE, 2007, Folio n° 4800, 2008  
UN CHIEN MORT APRÈS LUI, 2009, Folio n° 5080, 2010

*chez d'autres éditeurs*

JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès,  
1982, Payot, 1995, la petite vermillon, 2010  
L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983,  
L'Escampette, 2008  
LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988 (prix Albert-  
Londres), Payot, 1992, la petite vermillon, 2010  
LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escam-  
pette, 2001  
CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994  
JOSÉPHINE, Gallimard, 1994, Points-Seuil, 2010  
ZONES, Gallimard, 1995, Folio n° 2913, 1997  
L'ORGANISATION, Gallimard, 1996 (prix Médicis), Folio  
n° 3153, 1999  
C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian  
Bourcart, Le Point du jour, 1998  
TRAVERSES, NIL, 1999  
CAMPAGNES, Gallimard, 2000  
DINGOS suivi de CHERBOURG-EST / CHERBOURG-OUEST, Édi-  
tions du Patrimoine, 2002

Jean Rolin

# Le Ravissement de Britney Spears

*roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour l'écriture de ce livre, l'auteur a bénéficié du Programme  
des Missions Stendhal de l'Institut français.*

© P.O.L éditeur, 2011  
ISBN : 978-2-8180-0600-9  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

Le dimanche 15 août 2010, lis-je sur l'écran de mon ordinateur, après avoir longuement attendu la connexion dont je dispose par intermittence dans le bureau de Shotemur, le dimanche 15 août 2010, jour de l'Assomption de Marie, l'actrice Zsa Zsa Gabor, âgée de quatre-vingt-treize ans, a reçu les derniers sacrements dans sa chambre d'un hôpital de Los Angeles. L'article ne précise pas le nom de l'hôpital : toutefois, compte tenu de la personnalité de Zsa Zsa Gabor, il s'agit vraisemblablement du Cedars-Sinai. Cet établissement, expliqué-je à Shotemur (avec cette tendance à l'exagération qui me caractérise désormais), dont je me suis efforcé de corrompre le personnel, quelques mois auparavant, afin d'obtenir des informations sur la santé mentale de Britney Spears, et

plus précisément sur le diagnostic établi par le service neuropsychiatrique de l'hôpital lorsque la chanteuse y fut brièvement admise, en janvier 2008, pour une « évaluation ». Le même jour – celui de l'Assomption de Marie –, l'agence X17 Online publie des photographies dénudées, très agréables à regarder pour certaines, de la comédienne Lindsay Lohan. Laquelle, après plusieurs semaines de détention à la prison de Lynwood, vient à son tour d'être admise pour une cure de désintoxication dans un centre de soins dépendant de l'UCLA (University of California Los Angeles). S'agissant de Britney Spears, l'agence X17 met en ligne des images de la chanteuse et de son partenaire habituel, Jason Trawick, au sortir d'un concert de Lady Gaga. Les images ont été faites de nuit sur un parking du Staples Center, à Los Angeles, où le concert était donné. De Britney elle-même, on ne distingue à l'arrière de la voiture – une Cadillac Escalade, de couleur crème, utilisée ces temps-ci par la chanteuse de préférence à tous les autres véhicules de son parc – qu'une masse informe de cheveux blonds, cependant que Jason, quant à lui parfaitement reconnaissable, s'efforce apparemment de la soustraire à la curiosité des paparazzis en se couchant sur elle. Inévitablement, on est amené à se demander pourquoi Britney, qui d'habitude joue le jeu de bonne grâce, était ce



soir-là si désireuse de passer inaperçue : peut-être par caprice, ou parce qu'elle souhaitait dissimuler l'intérêt, éventuellement teinté de jalousie, qu'elle porte aux performances de sa rivale. (Dès la semaine suivante, on devait apprendre que Lady Gaga, en mobilisant plus de 5 700 000 suiveurs sur Twitter, avait battu, sinon pulvérisé, le record détenu jusque-là par Britney Spears.) À l'avant de la voiture, à côté du chauffeur, on reconnaît le garde du corps chauve, à face de saurien, que détestent les paparazzis, et qui assez vainement, pour autant que l'on puisse en juger, dirige vers l'auteur des photographies le pinceau d'une lampe de poche. Quant à Zsa Zsa Gabor, en ce jour où elle reçoit les derniers sacrements, l'article mis en ligne rappelle qu'elle a joué dans *Moulin Rouge*, de John Huston, en 1952, et six ans plus tard dans *La Soif du mal*, d'Orson Welles. À ce sujet, j'explique à Shotemur, qui ne me croit pas, comment, durant la plus grande partie de ma vie, cependant que je ne progressais que très lentement dans la hiérarchie des services, je me suis efforcé de ressembler au flic brutal et corrompu que dans *La Soif du mal* incarne magistralement Orson Welles, et comment j'ai échoué dans cette entreprise, non moins que dans beaucoup d'autres, tant parce que ma corpulence, plutôt chétive, n'évoquait en rien celle de l'acteur, que parce que moralement, en dépit de

mon indéniable propension au vice, je ne parvenais pas à égaler la férocité et l'abjection de son personnage. Penché à son tour sur l'écran de mon ordinateur (il s'est rapproché tout à l'heure pour détailler les images de Lindsay, attiré comme une lamproie par l'éclat vénéneux de sa peau blanche semée de taches de rousseur), Shotemur se tient coi, faisant craquer les jointures de ses longs doigts, noueux comme des racines, dont je le soupçonne d'user souvent, d'une manière ou d'une autre, pour obtenir des aveux de ses clients, bien qu'en vérité je l'aie presque toujours vu désœuvré, perdu dans ses pensées, s'il en a, observant avec une fixité stupéfiante tel point de cette carte du Haut-Badakhchan qui couvre tout un pan de mur dans son bureau. Shotemur est à Murghab le responsable du Kismat-i Amniyat-i Milli, le service de sécurité que tout le monde ici persiste à désigner sous son ancien nom de KGB. Nous avons fait connaissance lorsque nos propres services, au début de l'été 2010 et au retour de ma mission à Los Angeles, m'ont exilé à Murghab, sous le futile prétexte, peu susceptible de dissimuler le caractère punitif de cette affectation, d'y relever les numéros d'immatriculation de tous les véhicules franchissant dans un sens ou dans l'autre la frontière chinoise. Parfois, il m'arrive de me demander si Shotemur, peut-être à son insu, n'est pas appelé à devenir

l'instrument de ma perte ou, qui sait, de ma résurrection. À Murghab, cependant, mes jours s'écoulaient dans une succession un peu morne, mais paisible. Une fois dit que je dois relever les numéros, l'échelon supérieur, désormais si lointain, se soucie de mon emploi du temps comme d'une guigne.

« Si vous vous ennuyez, m'a suggéré la veille de mon départ le colonel Otchakov, vous aurez toujours la ressource d'aller chasser le léopard des neiges ! » Et, devant le succès de cette saillie auprès des quelques personnes qui assistaient à l'entretien (et dont certaines étaient étrangères au service, circonstance tout à fait extraordinaire dans ce contexte), il n'a pu se retenir d'ajouter : « Cela devrait vous convenir assez bien, la chasse au léopard des neiges. Ou je me trompe ? »



La nuit vient, le silence et l'obscurité gagnent le bureau de Shotemur. Quelques reflets traînent ici et là sur le revêtement plastifié de la carte du Haut-Badakhchan; la lumière bleutée émanant de l'écran de mon ordinateur vacille puis s'éteint. Si nous ne disposions du téléphone, nous serions maintenant coupés du monde et, personnellement, je n'y trouverais rien à redire. Dehors, comme nous le présumons, mais sans le voir, les derniers rayons du soleil, longtemps après qu'il s'est retiré de Murghab, doivent éclairer les cimes jumelles et enneigées du Mustagh Ata, la montagne qui domine la frontière du côté chinois de celle-ci. De la hauteur et de la distance d'où nous les observons, quand nous avons le loisir de le faire, ces cimes jumelles, culminant pour l'une d'elles à

7 546 m, sont peu spectaculaires, ou moins que prévu : elles ont quelque chose d'hercynien, si vous voyez ce que je veux dire. Pour satisfaire la curiosité de Shotemur, qui s'exacerbe au fur et à mesure que les ténèbres progressent, je dois de nouveau lui faire le récit des circonstances dans lesquelles j'ai pour la première fois approché Britney Spears (je prie tous ceux qui ont déjà entendu ce récit de m'excuser). Cela se passe à Los Angeles, le 10 mai 2010, dans Robertson Avenue, près de l'intersection de cette artère avec Santa Monica Boulevard. Fuck, que l'on pourrait présenter comme le chef suprême de tous les paparazzis de Los Angeles, ou le plus puissant d'entre eux, m'a appelé en fin de matinée, de sa voix traînante et voilée, presque inaudible, évoquant celle de Robert De Niro dans tel épisode du *Parrain*, pour me signaler que Britney faisait des courses dans Robertson. Peut-être chez Lisa Kline, où trois ans plus tôt, d'après le magazine *In Touch* daté du 5 novembre 2007, elle aurait en un rien de temps acheté pour quelque 23 000 dollars de fringues. Ou chez A/X Armani Exchange, que dans ses réponses à un questionnaire récent elle désigne, à côté de Bebe, Rampage, Fred Segal ou Abercrombie & Fitch, comme une de ses marques préférées. Ou encore chez Ralph Lauren, chez Dolce & Gabbana, chez Chanel, dont les enseignes se succèdent le long de Robertson,

avec une particulière abondance dans la partie haute de celle-ci. À l'heure où Fuck m'appelle, quant à moi, je me trouve au Holloway Motel, chambre 223, en train d'achever la lecture du *Los Angeles Times* à laquelle je procède minutieusement, chaque matin, après avoir séparé le cœur du journal de ses différents suppléments. Cette opération, normalement, survient immédiatement après le brossage des dents, lui-même consécutif à l'absorption de mon petit déjeuner au IHOP. J'aimerais vous parler du IHOP, de la serveuse mexicaine à laquelle j'ai le plus souvent affaire, et dont on ne peut soupçonner, en ce qui la concerne, qu'elle n'exerce ce métier qu'entre deux séances de casting. Mais ce sera pour une autre fois. Au téléphone, Fuck souligne que Britney en a vraisemblablement pour un bon moment à faire ses courses. « Ce qui vous laisse le temps, poursuit-il, d'arriver sur les lieux en bus, ou même à pied, puisque vous ne vous déplacez pas autrement. » Il est avéré, en effet, que je ne sais pas conduire : c'est même une des circonstances, parmi bien d'autres, qui m'ont amené à douter des véritables intentions des services, que pour s'acquitter d'une telle mission, déjà passablement obscure dans ses objectifs, et vague quant aux moyens de les atteindre, ils aient choisi d'envoyer à Los Angeles un agent notoirement ignorant de la conduite.

The Abbey, à l'angle de Robertson et de Santa Monica, est un restaurant gay (et lesbien, dans une moindre mesure), comme l'atteste crûment la banderole tendue au-dessus du bar, et représentant un type à demi nu couché sur le comptoir. C'est aussi, dans ce quartier, l'une des haltes préférées de Britney Spears. Les touristes, ceux que l'on promène à travers Hollywood et Beverly Hills dans des minibus à toit ouvrant, comme au Kenya pour voir des lions, croient que dans Robertson c'est à la terrasse de The Ivy qu'ils ont le plus de chance d'apercevoir des stars, mais c'est de moins en moins vrai. Autant que je puisse en juger, The Ivy est devenu, ou tend à devenir, un restaurant de vieux et de marchands de chaussettes. À tout prendre, la terrasse du Newsroom, située juste en face, serait plutôt plus fructueuse. Quant à The Abbey – où je me voyais mal, personnellement, passer des heures à planquer, s'il prenait à mes chefs la fantaisie d'exiger de moi une telle chose, parmi les statues de chérubins en plâtre et sous les quolibets des serveurs –, il s'agit d'un établissement effectivement fréquenté par des stars, en particulier celles, comme Britney, et comme la plupart, qui cultivent leur popularité auprès du public homo. Le 10 mai, en fin de matinée, lorsque après avoir emprunté le 704 et quitté celui-ci à l'intersection de Santa Monica et de San Vicente je me suis engagé dans



Robertson, une petite foule se pressait devant l'entrée de The Abbey, au sein de laquelle les sujets les plus frêles se trémoussaient, ou se haussaient sur la pointe des pieds, pour essayer d'apercevoir quelque chose du spectacle que leur dérobaient les plus robustes. Parfois, soudainement, ce grouillement était agité de mouvements confus, comme des courants de convection, qui redistribuaient dans un ordre différent les individus le composant, puis ça se tassait. J'ai reconnu dans la foule certains des paparazzis que j'avais déjà rencontrés dans des circonstances comparables, des Brésiliens pour la plupart, mais aussi des Américains, ou des Français, ceux-ci étant nombreux dans le métier. Aucun ne m'a salué, car ils affectent volontiers, sur le motif, cette arrogance caractéristique des professionnels exerçant leur activité dans la rue, au contact du public, et qui s'observe aussi chez les flics ou les techniciens de cinéma. Le premier auquel j'ai demandé ce qu'ils attendaient a négligé de me répondre. Le seul qui était disposé à satisfaire la curiosité du public, et même allait au-devant, collant sous le nez des passants l'écran de son appareil et sautant quant à lui d'un pied sur l'autre, répétant inlassablement « no underwear! no underwear! », en proie à un ravissement que rien n'aurait pu altérer, pas même l'annonce du décès soudain de sa mère, c'était le type, un petit

gros, qui avait eu la chance, lorsque la chanteuse était descendue de sa voiture avant de s'engouffrer dans le restaurant, de faire d'elle, à la volée, la seule photo susceptible d'être achetée aussitôt par quantité de magazines, parce qu'elle prouvait incontestablement que ce jour-là, comme beaucoup d'autres, Britney, par distraction ou par vice, ou seulement pour faire parler d'elle, dans une période où, se tenant à carreau, elle ne défrayait plus la chronique, Britney était sortie de chez elle sans culotte. « No underwear! » Et il sautait partout, comme hors de lui, avec l'expression d'un enfant qui vient de surprendre ses parents en train de copuler, recherchant l'approbation des passants qui tour à tour, invités à se pencher sur l'appareil, certains devant chausser leurs lunettes pour voir d'aussi près, s'efforçaient dans le peu de temps dont ils disposaient de distinguer entre les jambes de Britney, écartées dans le mouvement qu'elle devait faire pour franchir l'important dénivelé entre le trottoir et le plancher de sa voiture, la preuve manifeste – et cependant quasi subliminale – de cette absence de culotte. Une demi-heure passa, pendant laquelle quelques badauds renoncèrent, aussitôt remplacés par d'autres qui s'agglutinaient de confiance, dans l'ignorance complète de ce qu'il y avait à regarder, pressentant toutefois que ce devait être pour une grosse pièce qu'autant

de monde s'était rassemblé sur le trottoir. Dans les moments de flottement, de relâchement de l'attention, certains paparazzis abandonnaient brièvement leur poste pour aller vaquer à différentes occupations, comme, pour l'un d'entre eux, qui ne se séparait jamais de son chien, un bulldog anglais, de faire pisser celui-ci, et pour d'autres, les plus nombreux, de vérifier que leurs voitures, garées sur des emplacements illicites, n'avaient pas été enlevées par la fourrière. Enfin lorsque Britney, accompagnée d'un garde du corps, Ryan, qui passait pour être son préféré, est sortie du restaurant – si précipitamment qu'elle en négligea de régler sa note, comme on devait l'apprendre par la suite, en même temps que l'heureuse nouvelle du règlement de cette petite dette par téléphone et par carte de crédit –, une sorte de mêlée de rugby s'est formée autour d'elle pour la raccompagner jusqu'à sa voiture, avancée entre-temps (mais à la dernière minute, afin de ne pas donner l'alerte) par son chauffeur, mêlée qui exerçait une pression telle qu'à un moment donné elle trébucha et faillit perdre l'équilibre, arrachant à son garde du corps (Ryan) cette exclamation irréfléchie et troublante : « Don't worry, baby! », aussitôt relevée par les paparazzis les plus proches et appelée à susciter dans les heures suivantes des commentaires d'autant plus fournis, de la part des agences spé-

cialisées, qu'auparavant, d'après les témoignages du personnel de The Abbey, elle avait insisté pour déjeuner avec ce garde du corps en tête-à-tête dans un cabinet soustrait aux regards de la clientèle par des tentures, et elle avait à cette occasion beaucoup ri, et mangé de bon appétit – le détail du menu était rapporté scrupuleusement par les agences –, et tout cela, faut-il le rappeler, sans culotte.

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
en juin 2011  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2227 – N° d'édition : 176980  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : août 2011

*Imprimé en France*



Jean Rolin  
**Le Ravissement  
de Britney Spears**

Cette édition électronique du livre  
*Le Ravissement de Britney Spears* de JEAN ROLIN  
a été réalisée le 11 mai 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2011 par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782818006009)  
Code Sodis : N44899 - ISBN : 9782818006023  
Numéro d'édition : 176980